

*LA NAISSANCE*  
**DU TEXTE**

© Librairie José Corti, 1989

Tous droits de reproduction, même partielle, sous quelque forme que ce soit, y compris la photographie, photocopie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, réservés pour tous pays. Toute reproduction, même fragmentaire, non expressément autorisée, constitue une contrefaçon passible des sanctions prévues par la loi sur la protection des droits d'auteurs (11 mars 1957).

N° d'édition : 1010  
ISBN : 2-7143-0324-2

# *LA NAISSANCE* **DU TEXTE**

*publié par Louis Hay*



*Ouvrage publié avec le concours  
du Centre National de la Recherche Scientifique*

**JOSÉ CORTI**  
1989

## TABLE DES MATIÈRES

Avertissement .....	7
Louis HAY	Critiques du manuscrit..... 9
<b>LE LANGAGE DE L'OBJET..... 21</b> <i>Coordination : M.J. IRIGOIN, Membre de l'Institut, Collège de France</i>	
Albert GRUIJS	Le support de la pensée : l'analyse du papier ..... 23
Jacques DUVERNOY et Daniel CHARRAUT	Messages de l'écriture..... 33
Andrew OLIVER	A la recherche du texte : micro-informatique et manuscrits..... 41
<b>L'ÉCRITURE ET LE LIVRE..... 51</b> <i>Coordination : M.H. ZELLER, Universität Freiburg (Suisse)</i>	
Hans Walter GABLER	Naissance de l'édition : de l'ordinateur comme sage-femme..... 53
Claudine GOTHOT-MERSCH	L'édition génétique : le domaine français ..... 63
Siegfried SCHEIBE	Quelles éditions pour quels lecteurs ? 77
<b>LES MANUSCRITS ET LEUR HISTOIRE..... 87</b> <i>Coordination : M.S. AVERINTSEV, Akademiya Naouk S.S.S.R. (U.R.S.S.)</i>	
Richard H. ROUSE et Mary A. ROUSE	Sept siècles de littérature manuscrite 89
Bernard CERQUIGLINI	Variantes d'auteur et variance de copiste ..... 105

Éric HICKS	De l'individuel et du collectif dans les manuscrits .....	121
<b>ÉCRITURE ET CULTURE.....</b>		<b>133</b>
<i>Coordination : M.P. NAGY, Magyar Tudmanyos Akademia (Budapest)</i>		
Jean ERHARD	L'histoire du texte, le texte dans l'histoire et l'histoire dans le texte : le modèle des Lumières.....	135
Henri MITTERAND	Critique génétique et histoire culturelle.....	147
Hans Robert JAUSS	Réception et production : le mythe des frères ennemis.....	163
<b>LA LANGUE ET LA FORME.....</b>		<b>175</b>
<i>Coordination : M.E. CARAMASCHI, Università di Firenze (Italie)</i>		
Almuth GRÉSILLON	Fonctions du langage et genèse du texte.....	177
Roger DRAGONETTI	L'origine et la forme.....	193
<b>TABLE RONDE : LA GENÈSE DES ÉCRITS.....</b>		<b>205</b>
<i>Coordination : J. STAROBINSKI, Université de Genève (Suisse)</i>		
Jean STAROBINSKI	Approches de la génétique des textes	207
Paul RICCEUR	Regards sur l'écriture.....	213
Martin WALSER	Écrire.....	221
Table.....		225

Hans Walter GABLER

**Naissance de l'édition :  
de l'ordinateur comme sage-femme**

Comme le signale déjà le titre, je ne traiterai pas ici de la genèse du texte, mais de sa constitution dans le cadre d'une édition critique.

Le point de départ d'une édition est toujours un *écrit* dont nous possédons généralement plusieurs témoins : manuscrit, dactylographie, imprimé. Ce qui leur est commun, c'est le texte, ce qui les distingue, ce sont les différences de rédaction. En ce sens, chacun d'entre eux constitue une *version* de l'autre. A leur tour, les différences textuelles peuvent être classées en variantes dues à l'auteur — changements effectués lors de l'élaboration ou de la révision de son œuvre — et variantes d'origine étrangère — délitements du texte original au cours des différentes étapes de sa transmission. Compte-tenu de cette situation, le premier travail de l'éditeur consiste toujours à *établir* un texte. Il s'agit d'une part d'identifier les variantes d'origine étrangère (pour les signaler, tout en les éliminant du texte) ; de l'autre, les variantes d'auteur (pour les signaler et les faire apparaître dans l'édition sous une forme appropriée).

Ce travail produit donc des résultats de deux ordres, dont l'importance respective varie selon le type de l'édition critique. Le premier consiste à offrir au lecteur un texte purgé de toutes les altérations d'origine étrangère. Le second, à donner à lire les variations de ce texte, telles qu'elles apparaissent aux divers niveaux de son élaboration. Ce double aspect détermine une présentation en deux parties : texte et appareil ; ce dernier pouvant se subdiviser en un certain nombre de sections (commentaire, tableau des variantes).

L'intérêt que la genèse des textes littéraires provoque aujourd'hui parmi les critiques et parmi les éditeurs, a donné naissance à une forme particulière de l'édition critique : la publication des manuscrits. Dans ce type d'édition, nous n'avons plus affaire qu'à un témoin unique, mais qui comporte pourtant une pluralité de niveaux rédactionnels. Le problème des interventions étrangères ne se pose plus (ou seulement de façon marginale), celui des interventions de l'auteur passe en revanche au premier plan. Pour identifier les opérations génétiques dont elles témoignent, il faut analyser les caractères spatiaux et temporels des manuscrits, ce qui oblige l'éditeur à établir un appareil d'une grande complexité diacritique.

Les éditions critiques contemporaines tendent cependant à aller au-delà de l'établissement du texte et de la présentation des manuscrits. Elles visent à éclairer les significations, les thèmes et les formes, en apportant une documentation, un commentaire, des index et des concordances qui constituent de véritables instruments de travail. Leur présentation et leur importance varient en fonction du texte édité (littérature, philosophie, histoire) et du type de l'édition : exhaustive, académique, de grande diffusion. Il reste que le travail de l'éditeur comporte toujours une double dimension : analytique, quand il s'agit d'établir le texte et de présenter le système de ses variations génétiques, synthétique lorsqu'il faut organiser autour de ce texte l'ensemble des informations propres à l'éclairer. Les instruments informatiques peuvent être employés au service de l'une comme de l'autre de ces démarches.

La prudence s'impose pourtant lorsqu'il s'agit de les mettre en œuvre. Il faut rappeler que l'édition constitue l'une des branches les plus anciennes de la philologie, dont les méthodes sont le fruit d'une expérience séculaire — si l'on se réfère aux origines de l'humanisme en Europe — voire même millénaire, si l'on remonte à l'âge d'or des grammairiens d'Alexandrie. Il faut donc prendre garde à ne pas les désorganiser de façon gratuite par l'introduction de procédures informatisées. Et surtout : il ne faut jamais perdre de vue que l'édition relève à la fois d'une histoire et d'une logique ; le processus de décision qui est au cœur de ses opérations ne peut faire l'objet d'une simulation mathématique. Il importe d'autant plus de rappeler ces données fondamentales, que sur le plan pratique l'informatique peut fournir à l'éditeur des facilités considérables et que son emploi est d'évidence appelé à s'étendre encore.

Les informaticiens parlent aujourd'hui tantôt du traitement de données et tantôt du traitement de l'information. Cette distinction peut nous permettre de préciser la fonction de l'informatique dans le domaine des humanités. Dans le traitement de l'information, l'ordinateur intervient comme un instrument d'analyse. C'est ainsi que la langue fournit des informations que s'efforce d'interpréter la linguistique informatique. Le résultat de cette interprétation se présente comme une étude (un texte) autonome par rapport au texte étudié. En matière d'édition, nous avons en revanche affaire à un traitement de données : il ne s'agit pas d'analyser les fonctions du langage, mais les résultats de son fonctionnement — des textes réels qui constituent à la fois l'objet de l'étude et son résultat, puisque l'éditeur veut précisément établir (fixer dans sa forme authentique) un texte. En l'espèce, l'ordinateur n'est donc pas un instrument de recherche, mais un simple outil pratique qui peut, il est vrai, améliorer de manière notable l'efficacité et la qualité de nos travaux.

Le recours à l'informatique est avant tout au service des activités que j'ai nommées synthétiques : établissement des articulations entre le texte et l'appareil. Mais il trouve également place dans les travaux de type analytique, en permettant de mieux ajuster le texte édité à ses différents témoins.

C'est en fonction de ces objectifs qu'il faut examiner les appareils que l'industrie électronique met aujourd'hui à notre disposition. Tout le monde connaît les machines à écrire, dites « de traitement de texte », dont l'emploi se généralise dans les maisons d'édition et chez les imprimeurs. On avait espéré qu'elles pourraient permettre de réaliser le traitement de données textuelles sur des machines d'un maniement facile. En réalité, il est vite apparu que le rôle de ces appareils est limité à l'enregistrement et à la mise en page du texte. Il en va de même des programmes (le « software ») actuellement mis en vente et qui ne permettent guère de répondre à tous les besoins de l'édition critique. L'ordinateur demeure donc indispensable pour traiter les différents éléments d'un texte et rendre compte de ses structures. En effet, l'édition exige la possibilité d'un rapport dit « interactif » (qui offre des possibilités multiples de programmation et d'interrogation) entre l'utilisateur et la machine, en même temps qu'une visualisation du texte conforme au fameux slogan publicitaire, « What You See is What You Get ». Les écrans des machines de bureau ne satisfont pas à cette condition. Pour répondre aux nécessités de l'édition, l'ordinateur (et le programme)



doit permettre de mettre en système l'ensemble des opérations, assurer un déroulement automatique de toutes les phases du traitement, qui peuvent porter sur de longues séquences de phrases, présenter enfin le texte final sans qu'il soit besoin d'une intervention de l'opérateur. Il faut enfin — et surtout ! — garantir contre toute possibilité d'altération accidentelle les données une fois établies, et cela au niveau des mots, des lettres et des signes.

Dans toutes les phases d'un traitement informatique, l'opération décisive est la *comparaison* : elle constitue l'essence de tout le travail éditorial, puisqu'il s'agit toujours de comparer des versions, de collationner des textes. On ne peut donc qu'être frappé par l'absence de programmes informatiques destinés à la comparaison de textes. Elle montre combien l'industrie électronique est encore loin des préoccupations des éditeurs ; pour ma part je ne connais à l'heure actuelle sur l'ensemble du marché mondial qu'un seul et unique programme qui permette de comparer entre elles des versions étendues d'un texte, d'analyser des variations de grande ampleur et de le faire rapidement, automatiquement, en livrant des données prêtes à l'emploi.

Ce qui caractérise l'édition critique, c'est le traitement de textes longs. Pour ma part, j'ai eu l'occasion d'employer une assistance informatique pour publier *Ulysse* de James Joyce, un texte de quelque 265.000 mots soit mille pages imprimées. Nous avons à en comparer cinq versions successives et, même en les découpant en sous-ensembles, il nous est arrivé d'avoir à comparer entre eux des textes de quelque 5.000 lignes imprimées. Il est bien clair qu'un tel travail ne peut être accompli avec efficacité et sûreté que par l'ordinateur.

L'expérience de ce travail m'a permis de participer par la suite à la mise au point d'un programme interactif de collationnement pour ordinateur P.C., dont la conception est due à un jeune linguiste de l'Université de Tübingen et auquel nous avons donné de nom de *Collatio*. Il établit automatiquement l'identité de deux ou plusieurs textes, mais lorsque des écarts apparaissent, l'intervention d'un opérateur devient nécessaire pour décider s'il faut maintenir ou éliminer tel signe, lettre ou phrase. Bien que le programme soit limité à la comparaison de quatre versions, cette contrainte impose de longues heures de présence devant l'écran. Il me semble que le programme *Urica*, dont Andrew Oliver s'est servi au Canada, présente des propriétés analogues. Les deux programmes peuvent

rendre des services aux utilisateurs de la micro-informatique, puisqu'ils permettent de gagner en rapidité et en sûreté dans les opérations essentielles de collationnement. Mais il ne sont pas à l'abri des erreurs, dans la mesure où ils font constamment appel à l'intervention de l'éditeur, et celui-ci se voit imposer un fastidieux travail de contrôle. Ils ne peuvent donc être employés que pour des textes courts et qui ne présentent pas entre eux des écarts notables.

En tout état de cause, l'emploi de l'ordinateur ne se justifie guère si l'appareil est uniquement capable de faire des collationnements. Pour obtenir un meilleur rapport entre l'investissement et le rendement, il faut parvenir à un enchaînement automatique des opérations successives, en mettant au point ce que les informaticiens appellent dans leur jargon des *interfaces* : procédés qui permettent de passer d'une étape du traitement à une autre, par exemple de la comparaison à l'organisation de l'appareil des variantes. J'ai été frappé de voir que sur ce point Andrew Oliver s'en tient toujours à des formulations hypothétiques : « on pourrait envisager », « il devrait être possible », « en théorie, on pourrait concevoir ». Les développements qu'il envisage pour l'avenir sont toujours d'ordre analytique : classification de variantes, établissement de concordances, stemmas, style. Autrement dit, sa perspective va directement de l'analyse textuelle à une exploitation de type linguistique. Il est vrai que l'édition informatisée peut produire des matériaux pour des recherches de cette nature et y trouver, le cas échéant, une application supplémentaire. Mais sa fonction propre est d'aller de la comparaison des témoins à l'établissement du texte, à la construction d'un ouvrage qui présente au lecteur tout à la fois un texte constitué et le déploiement de ses éléments variants.

Reprenons donc le parcours de l'éditeur. Qu'il dispose de deux témoins du texte ou de dix, voire davantage, il lui faut toujours choisir l'un d'entre eux comme texte de référence pour le comparer à tous les autres. L'ordinateur fonctionne de la même manière : il commence par comparer les textes deux à deux. L'important est de pouvoir corréler ensuite les résultats de toutes ces comparaisons, pour offrir à l'éditeur une vision d'ensemble des versions (ou états), grâce à laquelle il pourra effectuer ses choix en connaissance de cause. Les choix eux-mêmes ne sont pas affaire de l'ordinateur ; ils impliquent l'évaluation critique d'un ensemble d'éléments — provenance des documents, champs linguistiques, caractéristiques formelles — dont la signification ne peut être évaluée par un pro-

gramme informatique. Mais une fois ces décisions arrêtées, il devient possible de confier à la machine la suite des opérations. Elle pourra d'une part constituer le texte de référence en fonction des instructions qui lui ont été données, de l'autre, organiser les éléments variants par rapport au texte, de façon à mettre en place l'appareil des variantes.

Du point de vue de l'informaticien, l'établissement du texte et de l'appareil s'analysent comme des opérations *d'intégration*, de *classification* et de *formatage*. *L'intégration* consiste à introduire dans le texte choisi — et qui va donc devenir le texte édité — toutes les variantes dont l'analyse critique a montré qu'elles appartaient bien à ce texte. Il serait beaucoup trop long d'effectuer cette opération à la main, en partant de listes de variantes, et ce serait également la source d'innombrables erreurs. Le rôle de l'ordinateur est tout à fait essentiel pour éviter des contaminations et pour permettre à l'édition d'être établie dans des délais acceptables. Il faut, bien entendu, que les programmes informatiques soient de leur côté garantis contre toute possibilité d'erreur. Tous les éléments du texte qui doivent figurer dans l'une ou l'autre section de l'édition sont donc affectés d'un indice (un code) qui permet de les trier et de les introduire soit dans le texte, soit dans l'appareil, sans que leur forme puisse être jamais altérée. Il est donc nécessaire de disposer d'une procédure de correction (update) qui permet de déplacer et de distribuer les éléments du texte indépendamment de leur taille ou de leur formatage, de manière à intervenir au besoin à l'échelle de pages entières.

La *classification* est une opération essentielle pour l'établissement de l'appareil. En effet, les variantes qui n'ont pas été intégrées au texte, doivent être classées et référées aux pages, lignes et mots qui leur correspondent dans le texte de base. Ceux-ci constituent les *lemmas* (éléments de référence) auxquels le lecteur peut les comparer. Classement des variantes, identification des passages auxquels ils correspondent, extraction des *lemmas*, production des sigles de référence, peuvent être réalisés par l'ordinateur de manière entièrement automatique. La dernière séquence de cette suite d'opérations informatisées est le *formatage* : inscription de l'appareil critique dans l'espace de la page, avec tous les dispositifs (tableaux, classements « en escalier ») requis pour sa présentation.

Cette description des différentes phases d'une édition informatisée n'est nullement une évocation utopique. Il s'agit d'un organigramme bien réel, que j'ai pu mettre en pratique pour préparer les programmes informatiques destinés à l'édition d'*Ulysse*. La métaphore de l'ordinateur comme sage-femme dans la venue au monde d'une édition critique correspond à une réalité de notre temps. Nous le devons en particulier aux travaux du « Centre d'Informatique Appliquée aux Humanités » qui fonctionne à l'Université de Tübingen et qui a pu produire, au terme de vingt ans de recherches, le programme *Tustep* pour le traitement automatique des textes. Ce système est fondé sur le principe de la construction « en pièces détachées » : ses différents éléments correspondent aux étapes de tout travail d'édition et leur assemblage permet de retrouver l'enchaînement des opérations effectuées par un éditeur en chair et en os. Il n'y a d'ailleurs aucune différence entre la présentation matérielle d'une édition informatisée et celle d'une édition traditionnelle. L'ordinateur effectue son travail dans les coulisses — mais c'est précisément là qu'il transforme certains aspects significatifs de notre travail.

Permettez-moi de revenir à l'expérience d'*Ulysse* pour en donner une illustration concrète. La tradition éditoriale commandait, en toute logique, de prendre comme version de référence le manuscrit établi par l'auteur lui-même. Paradoxalement, nous avons adopté la démarche inverse : nous sommes partis de la version la plus fautive, parce qu'elle nous permettait de disposer du texte le plus étendu et, à cet égard, le plus proche de celui qu'il fallait établir. Cette version nous a fourni la charpente de l'édifice à construire, que nous avons ensuite restauré pierre à pierre : signes de ponctuation, lettres, syllabes, mots, phrases, paragraphes ont fait l'objet d'une comparaison pièce par pièce avec l'ensemble des attestations connues de ce texte. Ils ont été soumis à un examen critique qui a pris en compte l'ensemble des informations ainsi mises à jour. Tous les éléments fautifs ont été écartés, après avoir reçu un sigle qui permet d'en identifier l'origine ; tous les éléments authentiques ont été intégrés dans le texte à publier. Sans le recours à l'ordinateur, il se serait agi d'une entreprise désespérée, car les milliers de comparaisons et de substitutions qu'elle impliquait auraient infailliblement provoqué de nouvelles erreurs. Seule l'informatique a permis la nouvelle naissance du texte d'*Ulysse*.

Il est vrai que le principe même d'une édition *imprimée* par des procédures informatiques a été critiqué par Roger Laufer, qui estime que l'aboutissement logique de ces opérations devrait être une édition *sur écran de lecture*. Celui-ci pourrait nous permettre de montrer un texte *mobile*, dont les variations ne seraient plus fixées dans un appareil de variantes, mais se dérouleraient en quelque sorte sous nos yeux. Il ne s'agit encore que d'une vision d'avenir, mais il est vrai que l'informatique nous offre, du moins de façon potentielle, la possibilité de figurer l'écriture en mouvement. On connaît les programmes informatiques développés par Jean-Louis Lebrave (ITEM/C.N.R.S.) pour saisir et reproduire les processus de l'écriture tels qu'ils apparaissent dans les manuscrits des écrivains. Il ne s'agit pas encore de procédures éditoriales à proprement parler. Mais c'est peut-être en cela précisément que leur intérêt réside. Ils ouvrent, en effet, des perspectives sur l'avenir, en établissant un lien entre ce que j'ai nommé le « traitement de l'information » et le « traitement des données ». En proposant la notion de « substitution génétique », J.L. Lebrave se rapproche du concept de « substitution linguistique » et procède donc à une analyse de l'information. Mais en étudiant les variations du texte à travers les manuscrits, il effectue le même travail que l'éditeur qui analyse les versions de son texte : nous avons ici affaire à un traitement de données. Dans les deux cas, l'objet étudié est un graphisme d'écriture, matérialisé sur une page et issu d'un mouvement de production textuelle. L'éditeur comme le « généticien » doivent interpréter certaines caractéristiques spatiales de ce graphisme (correction immédiate sur la ligne, correction plus tardive au-dessus ou en-dessous de la ligne) pour restituer le déroulement d'une écriture dans le temps. Une étude de ce genre est préalable à tout traitement informatique des données qu'elle révèle. Celui-ci n'intervient que lorsqu'il s'agit d'en rendre les résultats lisibles : il représente les étapes de l'écriture par un graphisme « en escalier » qui rend visible la suite (et l'emboîtement) des opérations génétiques. L'ordinateur permet aussi d'organiser les données dans un « dictionnaire des substitutions », où apparaissent tous les mots qui, au cours de la rédaction ont pu permuter les uns avec les autres. Il est également possible de présenter ces substitutions dans le contexte de la version manuscrite à laquelle ils appartiennent et de proposer ainsi ce que les linguistes appellent une lecture « syntagmatique ». L'ordinateur en vient ainsi à simuler le déroulement d'une écriture et c'est peut-être un premier pas vers une représentation dynamique sur écran, telle que la souhaite Roger Laufer.

Après m'être ainsi arrêté aux fonctions de l'informatique dans l'édition des textes et des manuscrits, je voudrais conclure par quelques remarques d'ordre plus général. Quelle est la finalité des éditions critiques ? En quoi donnent-elles accès à une œuvre ? A cette question, on peut apporter deux réponses. Tout d'abord, et de la façon la plus évidente, l'édition critique procure au lecteur la forme authentique d'un écrit. Ensuite, elle l'accompagne de tous les instruments qui peuvent en faciliter l'intelligence, voire l'interprétation. A leur tour, ces instruments peuvent être distribués en deux classes : la première se réfère directement au texte, la seconde l'accompagne de façon autonome. De la première relèvent les index, concordances et registres, qui s'articulent au texte par référence à un mot, à un nom, à un thème. Index et concordances appartiennent d'ailleurs aux plus anciennes productions de l'informatique et l'ordinateur nous permet désormais de les obtenir automatiquement pour tout texte traité. Mais leur efficacité est pour l'essentiel limitée aux interprétations d'ordre quantitatif ; d'une certaine manière, ils nous apparaissent aujourd'hui comme des sous-produits de l'informatique.

A la seconde classe appartiennent les notes et commentaires qui se présentent clairement comme des textes distincts de celui de l'œuvre. C'est dans ce champ que les applications de l'informatique sont encore les moins développées. La rédaction des notes ne nécessite guère que l'emploi de machines de traitement de texte, pour leur distribution, en revanche, il serait utile de constituer des banques de données, réalisées au fur et à mesure de l'établissement du texte et qui pourraient assurer automatiquement la continuité des renvois (appels de note, *lemmas*).

L'aboutissement de toutes les opérations que je viens d'évoquer est un ouvrage articulé en plusieurs sections, dont chacune correspond à l'une des grandes perspectives éditoriales : constitution du texte, établissement de l'appareil. Reste à en assurer la réalisation matérielle. C'est là où les moyens actuels de l'informatique se révèlent singulièrement décevants. Chacun sait que l'impression d'une édition critique exige des compétences et des techniques d'un très haut niveau, qui étaient jusqu'ici le propre des meilleurs imprimeurs professionnels. L'expérience nous apprend à nos dépens que ces qualités sont plus difficiles à obtenir depuis que l'impression a été informatisée. Ni les appareillages légers, diffusés sous le nom de *desk top publishing*, ni les ordinateurs interactifs, ni les systèmes électroniques de l'impression industrielle ne sont en mesure

d'exécuter automatiquement une mise en page qui court sur plusieurs niveaux (texte, appareil, notes en bas de page, commentaire, index). L'édition critique, qui dispose d'instruments informatiques efficaces pour affronter tous les problèmes scientifiques, rencontre aujourd'hui ses plus grandes difficultés là où elle aborde la fabrication industrielle. Celle-ci ne saurait être traitée quant au fond dans le cadre de ces réflexions, mais il importe de dénoncer une situation aussi paradoxale. Il est clair qu'elle devra être surmontée au cours des prochaines années si l'édition scientifique doit connaître de réelles avancées.

(Ludwig-Maximilian Universität, R.F.A.)